

Madeleine Lavaud : Ils avaient des cochons, des vaches, des lapins, des poules. Ton grand-père, le matin aimait se lever de bonne heure et ta grand-mère n'aimait pas, c'était la comédie.

Patrick Lavaud : Toute leur vie, mes grands-parents ont été paysans à Villefaix, un des hameaux de la commune de Piégut, dans le nord de la Dordogne.

Ils avaient une ferme d'une dizaine d'hectares sur laquelle ils faisaient du blé et du maïs, un peu de vigne, des pommes de terre, des choux, des haricots blancs et tout ce qui se cultive dans un jardin. Ils avaient quelques vaches pour le lait, des poules et des lapins, et un ou deux cochons.

Autour de la ferme, il y avait des bois de chênes et de châtaigniers, quelques prés et une petite mare, la *serva* comme on disait, dans laquelle j'allais, avec mon grand-père, pêcher les grenouilles.

Quand j'étais enfant, j'allais souvent chez mes grands-parents et je les entendais toujours parler en occitan. Ils le parlaient entre eux, avec mon père, en famille, avec les voisins, les amis, les bêtes. Et j'aime cette idée que l'occitan a été la langue dans laquelle ils se sont aimés, leur langue d'amour.

A nous, à ma mère, ma sœur, mon frère et moi, ils nous parlaient en français sauf quelques fois quand mon grand-père, à table, pour plaisanter, nous disait quelques mots en occitan : Tais-toi ! Mange ta soupe ! Mange ton omelette !

C'est ici, dans la ferme de mes grands-parents, que s'enracinent mes souvenirs de la langue occitane et de la vie paysanne.

- Patrick Lavaud : Qu'est-ce que c'est que cette histoire du cochon ?
- Monique Grandcoin : Oh, c'est quand tu étais tout petit ! Tu veux que je te la raconte ?
- PL : Ah, oui !
- MG : Ils avaient tué le cochon, à Villefaix, ici, chez ton grand-père, « Le Petit Soldat ». Et à cette époque, quand ils tuaient le cochon, c'était un grand événement, il y avait beaucoup de travail. Les Bordelais étaient venus, ton père, ta mère, et toi, un tout petit garçon de deux ou trois ans. Quand mon père arriva, les femmes étaient en train de laver, ici, différents pots en grès pour faire le salé, les rillettes et les pâtés, et les hommes discutaient devant la chaudière. Le cochon était pendu dans la petite maison, là-bas, sur une échelle pour qu'il refroidisse. Et dessous, il y avait une assiette creuse, pour récupérer le peu de sang, l'écoulement qu'il y avait, pour faire davantage de boudins. Ta mère, à un moment donné, dit : « Patrick, Patrick, mais où est Patrick ? ». Elle ne parlait pas patois, elle. Alors : « Patrick, Patrick ». Les hommes regardèrent vers le chemin : pas de Patrick. Pas de Patrick dans la maison. Alors, ta grand-mère : « Ah, petit, mais où est-il passé, ce fichu gamin, ah petit, petit ! ». Et tout d'un coup, de la vieille maison, tu arrives, tout couvert de sang ! Les hommes, qui étaient allés voir ce que tu avais comme bêtise, sortirent de la maison en riant comme des bossus. Les femmes les regardaient tout étonnées. « Eh bien, dit ton père, l'assiette est renversée, il a dû se la mettre sur la tête pour s'en faire un petit chapeau ».

Patrick Lavaud : Depuis plusieurs générations, Piégut est le village de ma famille paternelle. Mon arrière grand-père, mon grand-père et mon père y sont nés.

Avant de reprendre la ferme familiale, mon grand-père a été maçon et scieur de long, puis il se maria en 1929 avec ma grand-mère qui était de Marval. Anticlérical, membre du Parti communiste puis du Parti socialiste, mon grand-père a été conseiller municipal de Piégut pendant 30 ans.

Né en 1930, mon père connut la vie des enfants de la campagne. Il fut le dernier de la lignée à parler l'occitan en famille mais il fut aussi le premier à quitter la ferme.

Quand j'étais enfant, je n'ai jamais compris que personne à l'école ne me parlât de cette langue que j'entendais tous les jours chez mes grands-parents et qui pouvait exprimer tous les sentiments de l'âme humaine : amour, humour, amitié, tendresse et même la colère.

Mes grands-parents sont morts depuis longtemps. La ferme a été vendue il y a quelques années. Mon père, vieux et malade, a perdu la parole et la mémoire. A Piégut, la seule personne de la famille qui me reste est une grande tante de presque cent ans.

- Madeleine Lavaud :
Les femmes du bourg de Piégut
Vont laver dans la fontaine de derrière
En contrebas de la tour.
L'autre jour, j'y allai en me promenant
Et je m'assis sous le feuillage,
Sous l'ombre d'un vert châtaignier,
Pour écouter ce bavardage,
Voici les pies que j'entendis.
Elles étaient trente-deux, pas une ne s'écoutait,
Cela me faisait penser à un troupeau de grues
Je ne pouvais pas m'empêcher de rire,
D'entendre ainsi parler pour ne rien dire.

Comme tu ne pouvais pas dormir,
Alors, ta grand-mère te racontait que le lièvre est passé ici.
Donne-moi ta main,
Gra, gra, gra, gra, gra,
Tu ne pleurais pas.
Alors, le lièvre est passé ici
Celui-ci l'a vu
Celui-ci l'a attrapé
Et ce petit marmot
Qui en voulait tant
Pum... dans l'étang
Et après, tu dormais.

- Bonjour mon petit.

- Ça va Alain ?
Tu as trouvé des champignons ?
- Quelques uns.
- Quelques uns

- As-tu fini de faner ?
- Oh, il y a un moment. Ça y est.
- Ça y est.
- Je suis à jour. Maintenant, il peut pleuvoir. Car il faudra de l'eau pour que ça pousse.

- Patrick Lavaud : C'est un panier ?
- Alain Malavergne : Ici, dans le nord du Périgord, nous l'appelons un *palisson*.
- PL : C'est quoi, un *palisson* ?
- AM : Un *palisson* c'est pour faire gonfler le pain. J'ai fait le trou. Dans le trou, je vais mettre la ronce. Et avant de serrer le poing, c'est pour cela que j'ai mis de l'eau, je vais tourner un peu la paille.

- Narcisse Perez : Ici, à Piégut, il y a deux sortes de gens. Il y a les locaux qui parlent occitan et les Anglais. Ce sont les deux langues de Piégut. Le français, il n'y en a pas beaucoup.
- Patrick Lavaud : Et les gens d'ici, ils peuvent arriver ici et parler avec vous en occitan.
- NP : Eh bien, tous les mercredis je suis ici et nous parlons en occitan, le mercredi, avec les gens de Piégut, avec les anciens qui sont toujours ici. Parce ce que qui vient au marché ? Ce sont les gens qui sont à la retraite, et surtout, dans les jeunes, les Anglais. Les autres travaillent et ne sont pas là.
- PL : Et pour vous, c'est important de parler en occitan avec les gens ?
- NP : J'ai toujours parlé occitan. J'ai toujours défendu la langue. Je défends la valeur du terroir avec les produits que je fais : la noix, la truffe. Je suis un trufficulteur et pour moi ça coule de source de parler occitan.

- Patrick Lavaud : Savez-vous ce qu'est l'occitan ?
- Simon Wilet : Je l'ai entendu parler mais je ne le comprends pas.
- PL : Vous le parlez ?
- SW : Non, pas du tout.
- PL : Vous connaissez le mot occitan ?
- SW : Oui, je l'ai entendu.
- PL : Qu'est-ce que cela veut dire, pour vous, l'occitan ?
- SW : C'est la langue du Sud Ouest...

Patrick Lavaud : Dans ma famille paternelle, j'ai toujours entendu parler de la Félibrée de Piégut de 1962. Pour quelqu'un qui n'est pas de la Dordogne, la Félibrée ne dit rien ou pas grand-chose. Mais pour un Périgourdin, il s'agit sans doute de la manifestation la plus importante de l'année. Cinquante ans après, la Félibrée revient à Piégut.

Créée par l'association *Lo Bornat dau Perigòrd*, la Félibrée est une manifestation en l'honneur de la langue et de la culture occitanes. Nicolas Peuch fait partie de la jeune génération des organisateurs de la Félibrée de Piégut.

- Patrick Lavaud : Où as-tu appris, Nicolas, à jouer cette valse ?
- Nicolas Peuch : Alors, tu vois, cela fait dix ans que je suis arrivé au groupe folklorique *Las Belutas dau canton* à Mussidan. Et avant cela, je ne connaissais rien, mais rien du tout, à la musique traditionnelle, ni à l'occitan, rien du tout. Et c'est ainsi que j'ai appris à jouer de l'accordéon. C'est un ami qui m'avait amené au groupe pour danser mais je n'y arrivais pas trop, tu vois, je n'aime pas trop danser. Et il y avait un vieux, dans un coin, qui s'appelle Pierrot Fouillaret, et il m'a dit : « Mais si, il n'y a pas de problème, il n'y a pas besoin de connaître la musique, on peut jouer comme ça, d'oreille ».
- PL : Tu as vingt ans mais tu parles l'occitan comme un vieux. Tu l'as appris d'une façon naturelle ?
- NP : Alors, tu vois, je n'ai pas connu mes grands-parents. Donc, la langue, chez moi, je ne la parlais pas, il n'y avait que le français. J'aime les racines, tu vois, j'aime la tradition, tout ça, le contact avec les vieux dans le groupe, tout ça. Je suis facteur, tu vois, je faisais la tournée à côté de Mussidan, à Villamblard, et comme j'aimais la langue, eh bien, j'essayais de parler en occitan avec les vieux. A la campagne, c'est important, tu vois, quand tu es remplaçant à la poste, les gens te connaissent pas et quand tu parles, même un petit peu, parce que je ne savais pas le parler, tu vois, « bonjour, au revoir, comment ça va ? », tu vois, des petits bouts comme ça, il y avait une petite lumière dans les yeux des vieux, tu vois. Ils étaient contents de voir un jeune qui parlait leur langue, tu vois. Et après, tu peux rentrer dans leur maison.
- PL : Tu es aussi dans l'organisation de la Félibrée, ici, de Piégut ? De quoi tu t'occupes ?
- NP : Je m'occupe de la programmation. Samedi soir, il y a un groupe qui s'appelle La Talvera. C'est un groupe qui est assez moderne, c'est de la tradition mais il y a aussi de la modernité. Ils travaillent sur des collectages qu'ils ont faits depuis de nombreuses années. Et je crois que c'est un bon groupe qui correspond à la Félibrée, tu vois, ce n'est pas trop moderne, il y a de la tradition. C'est comme la Félibrée, il y a de la tradition et de la modernité. Et le dimanche, à six heures et demie, il y a Joan-Pau Verdier. Verdier est très connu ici, et c'est quelqu'un de chez nous. Je crois qu'il est important de faire travailler des gens de chez nous.
- PL : Et Verdier est aussi l'animateur d'une émission de radio, ici, en Dordogne.
- NP : Il fait une émission le dimanche matin qui s'appelle « Moitié chien, moitié porc ». Dimanche matin, l'émission ne va pas se passer dans la radio à Périgueux. Elle va se dérouler dans le hall de la mairie et elle va se dérouler en direct, pour faire passer les gents. C'est important, je crois, que la Félibrée et l'occitan passent dans les médias.

Patrick Lavaud : Liée au Félibrige créé en Provence en 1854 par Frédéric Mistral et six autres poètes, la Félibrée se déroule chaque année, depuis 1903, dans un endroit différent de la Dordogne. Agrégé d'anglais et licencié de russe, l'écrivain Jean-Pierre Reydy est né à quelques kilomètres de Piégut.

- Patrick Lavaud : Jean-Pierre, quand as-tu participé à ta première Félibrée ?
- Jean-Pierre Reydy : Ah, je crois, que c'était en 1958, à Nontron, la Félibrée de Nontron. Et ce fut un moment important dans ma vie. J'en parle dans *Villejalet*. Parce que ce fut la première fois que je pris conscience d'une culture occitane. Je me rappelle que j'écoutai un poème du Majoral Fournier qui nous récita « La cornemuse du moulin » : « La cornemuse du moulin qui tantôt pleure tantôt rit ». Eh bien ceci, je ne l'ai jamais oublié. Je me rappelle qu'il y eut une pièce de théâtre, cela se passait dans une maison comme chez nous. Il y eut un ténor de l'Opéra de Bordeaux qui chanta un passage de l'opéra de Gounod, un passage de Mireille. Ce fut la première fois que je me dis : « Mais cette langue que je connais, que nous parlons en famille, c'est une langue qui peut servir pour dire des choses, des poèmes, des pièces de théâtre, de l'opéra. C'est quelque chose de formidable, ça ».

Patrick Lavaud : Je garde précieusement le numéro de la *Revista dau Bornat* que m'ont donné mes grands-parents, consacré à la Félibrée de Piégut de 1962. J'ai été surpris de découvrir que l'écrivain Michel Chadeuil participa, à l'âge de 15 ans, au concours littéraire en occitan de la Félibrée de Piégut.

- Patrick Lavaud : La Félibrée de Piégut fut quelque chose d'important pour toi ?
- Michel Chadeuil : Je pense que ce fut quelque chose d'important pour mon entrée dans l'occitanisme. D'abord, parce que c'était à la fin de l'année, de ma première année de cours d'occitan. Et après, à la Félibrée, j'ai découvert quelque chose. Mais il y a aussi quelque chose que je n'ai pas découvert, je veux dire que c'était naturel, c'était comme dans la vie mais en plus c'était la fête. C'est-à-dire qu'à cette époque cela ne m'étonnait pas d'entendre des discours en occitan. Je savais bien que tout le monde parlait. Je me souviens de cet homme, Yves Massy, je crois, il était maire de Piégut...
- PL : Oui.
- MC : Il parlait bien la langue, il était capable de répondre. La Reine la parlait finement. La messe, cela ne m'intéressait pas beaucoup, à moi, mais enfin, ici, elle se faisait encore en latin quand on devait y aller. Là-bas, la messe se fit en occitan. Et c'était quelque chose d'important de voir un curé qui était capable de nous dire l'Évangile dans la langue. Et il y eut même le préfet de la Dordogne qui fit un petit bout de discours en languedocien, je crois. Et pour moi, c'était un plus que d'entendre un autre parler dont je connaissais un peu l'existence d'un point de vue théorique et de voir que je pouvais le comprendre. Je pense que c'est ce jour que j'ai pris mon adhésion au Félibrige. A cette époque, il n'y avait que le Félibrige qui œuvrait pour la langue. Je suis toujours adhérent même si, de temps en temps, nous ne sommes pas toujours d'accord, le Félibrige et moi. Mais par fidélité, j'ai conservé cette adhésion. Quelque chose d'important, aussi pour moi, à la Félibrée de Piégut, ce fut de rencontrer un homme qui faisait de la radio sur Radio Limoges, c'était Robert Dagnas, qui dirigeait le groupe *Los Velhadors* de Saint-Junien. Robert Dagnas faisait une émission, je crois que c'était peut-être le samedi, sur Radio Limoges, où il passait de la musique traditionnelle, des groupes folkloriques, mais il passait aussi des gens qui contaient et il passait souvent Félicie Brouillet. Mais des fois, il passait aussi des gens qui n'avaient pas fait de disque, qu'il enregistrerait lui-même. Et cela nous intéressait parce qu'entendre notre langue à la radio, cela nous intéressait

beaucoup. Il y en avait un autre sur Radio Limoges qui était très connu, c'était Panazô. Mon oncle, qui habitait ici, avait acheté un tracteur. C'était le premier tracteur qu'il y avait. Enfin, il y avait des voisins, un peu plus loin, qui en avaient un. Mais il n'y avait pas de cabine à cette époque, il n'y avait pas de transistor dessus. C'était le vendredi, vers quatre heures, que passait Panazô à la radio, sur Radio Limoges. Un jour, à cette heure-ci, il se trouvait dans une terre, là-bas, sur la hauteur, sur son tracteur. A un moment, il comprit que c'était l'heure, au soleil, parce qu'il n'avait pas de montre, je ne sais pas comme il fit, mais il comprit que c'était l'heure de venir écouter Panazô à la radio, ici, et comme il n'avait pas de transistor, il était obligé de venir ici, dans la maison pour écouter Panazô. Il laissa le tracteur un milieu de la pièce, mais voici qu'il oublia de mettre le frein à main. Et quand il revint travailler, le tracteur avait dévalé dans le chemin creux, dans le fond. Ce qui faisait, tu vois, que tout le monde s'arrêtait de travailler à l'heure de l'émission.

Patrick Lavaud : Chez mes grands-parents, j'entendais souvent parler de deux personnages populaires dans le Nontronnais : Champalimaud et Jean Picatau de Saint-Barrancou. J'ai même eu le plaisir de découvrir dans les archives de mon père une édition de Champalimaud publiée en 1936.

- Michel Chadeuil : Champalimaud, je le connais de nom, c'est-à-dire qu'il est devenu traditionnel. Les gens racontent des histoires de Champalimaud, j'en ai entendu raconter, sans la versification. Les gens le racontaient comme on conterait quelque chose que l'on avait entendu. Mais le livre, je ne l'ai pas. C'est quelque chose de précieux.
- Patrick Lavaud : Oui, oui.
- MC : Comment dire ? C'est typiquement Nontronnais, il me semble, les histoires de Champalimaud. Cela continua après, c'est-à-dire que Champalimaud est le grand-père ou le père de Jean Picatau de Saint-Barrancou, ils sont cousins tous les deux, et ils sont aussi cousins avec L'Oreille de Lièvre. Je crois qu'il y a un humour, une façon de raconter typiquement nontronnaise.

- Jean-Pierre Reydy : « Qu'est-ce que je vois ici, tout nu comme un vers ?
C'est mon fils ! C'est toi Jean, oh, pauvre tête dure
Veux-tu vite quitter cette sale posture !
Habile-toi ! Nom de nom, dit Champalimaud,
En se retournant sur les noix,
Tu ne vois pas, vielle folle,
Que ce grenier me sert d'école
Et que je m'apprends ici à nager.
Va-t-en, corne de bouc ! Tu me ferais noyer ! »

- Patrick Lavaud : Qui est Champalimaud ?
- JPR : Eh bien, Champalimaud, c'est quelqu'un que nous connaissions quand j'étais enfant. Je me rappelle que quand l'orage tambourinait, que cela pétait de partout, on disait « Ah, c'est Champalimaud que nage dans les noix ». Tu vois, cela faisait partie de notre culture. L'auteur, c'est Aimé Jardry mais on ne connaît pas l'auteur. Aimé Jardry, je le connais surtout depuis que je vais à

Piégut, j'ai vu sa plaque sur la mairie de Piégut et j'ai su depuis qu'il était l'auteur de Bounéfant et de Champalimaud.

Patrick Lavaud : Jean Picatau, la première édition, et celle-ci, c'est la troisième édition, c'est une édition en graphie normalisée.

- Jean-Pierre Reydy : Jean Picatau, comme je te disais de Champalimaud, quand j'étais enfant, les paysans des années cinquante connaissaient, ils avaient entendu parler des histoires en patois du Nontronnais de Henri Countoviorlo, ils ne savaient pas qu'il s'agissait d'Henri Delage
- Patrick Lavaud : De quoi ça parle Jean Picatau ?
- JPR : Ah, Jean Picatau, ce sont des histoires mais je crois que ça va plus loin que les histoires. Ce que j'aime dans Jean Picatau, c'est la qualité du conteur, la qualité narrative. Ça c'est quelque chose. Il n'y a pas de mots en trop. Et la qualité de la langue ! C'est la langue que nous parlions.
- PL : Tu peux lire un passage ?
- JPR : Ah, la naissance de Jean Picatau, ce fut un événement à Saint-Barrancou. Ce n'était pas un enfant comme les autres, celui-ci. La naissance de Picatau.

Au-delà du diable vert, au milieu des taillis, il y a une petite commune que l'on appelle Saint-Barrancou-sur-Nisone. Il fait si bon vivre à Saint-Barrancou. C'est le roi des endroits. Mais de tous ses mérites, voici le principal : c'est dans cette commune bien tranquille que Jan Picatau naquit un beau matin du mois de mai, alors que le temps était clair comme une perle et le merle sifflait dans les haies.

- Michel Chadeuil : Que dire de plus de la Félibrée de Piégut ?
- Patrick Lavaud : Non, non, pour la Félibrée ça va.
- MC : Ah bien, c'est la première fois que j'ai rencontré des gens qui étaient capables de prendre la parole sus scène, en public. Delage, l'auteur de Jean Picatau, était présent et il fit l'ode à la Reine. Il la fit en prose alors que normalement elle se fait en vers. Mais il la fit en prose. Il y avait Félicie Brouillet. Je crois qu'elle m'a impressionné parce que je l'avais rencontrée dans la journée, c'était Félicie Brouillet, et sur la scène elle était « L'Oreille de Lièvre ». J'ai alors compris que quelqu'un qui pouvait être timide pouvait devenir quelqu'un d'autre. Celle qui contait n'était pas Félicie Brouillet, c'était « L'Oreille de Lièvre », il s'agissait d'un dédoublement de personnalité. Dès qu'elle avait revêtu son costume de scène, elle osait tout.
- Jean-Pierre Reydy : Notre Félicie, comme ils disent à Augignac, et ils ont bien raison de louer la Félicie. Il y a une nouvelle, pas une nouvelle, mais un conte de Félicie Brouillet que s'appelle « La lapine ensorcelée », nous l'avons étudié en cours d'occitan, et nous avons vu que c'était très fin. Elle critiquait les sortilèges, les gens croyaient à la sorcellerie. Mais en même temps ils n'y croyaient pas. Et c'est toujours l'ambiguïté. C'est quelque chose que l'on retrouve chez Chadeuil. On ne sait jamais s'il faut le croire ou pas le croire. Et c'était pareil avec ma grand-mère. Quand elle disait quelque chose, on ne savait jamais si elle plaisantait ou si elle le pensait. Encore aujourd'hui, je ne sais pas si elle plaisantait ou si elle le pensait. Félicie Brouillet, Chadeuil, c'est

notre façon de voir les choses. Et il n'y a pas beaucoup de gens qui comprennent ça.

- Félicie Brouillet (enregistrement) : Qu'est-ce qu'il y a, d'après vous, de plus heureux que les gens de Piégut ? Il y a de tout à Piégut, il y a de tout. Il y a des marchands. Vous pouvez arriver tout nu et en repartir habillé. Vous pouvez arriver crevant de faim et en repartir repu. Vous pouvez arriver malade et en repartir en pleine forme. D'abord avez-vous vu la mine de certains, à commencer par celle de notre maire ?

Patrick Lavaud : Depuis la première édition à Mareuil en 1903, la Félibrée est l'occasion de mettre à l'honneur une personnalité ou un écrivain du Périgord. La Félibrée de Piégut de 2012 a choisi de célébrer la conteuse Félicie Brouillet décédée en 1982. Odette Marcillaud fait revivre les histoires de Félicie qu'elle va raconter dans toute la région

- Odette Marcillaud : Avez-vous vu les gens de Piégut comme ils sont fiers dans les rues ? Parce qu'ils ont une tour. Il y a un marché où l'on trouve de tout. Il y a même des marchands. Vous pouvez arriver tout nu, vous en repartez habillé. Vous pouvez arriver crevant de faim, vous repartirez le ventre plein. Vous pouvez arriver boiteux, vous repartirez d'aplomb. Vous pouvez arriver malade, eh bien vous en reviendrez en pleine forme.

Je suis née un beau matin de novembre, pas loin d'ici, à Chantecor, commune de La Coquille. Après, à l'âge de quatre, je partis dans un petit village qui s'appelle Fontachoulet dans la commune de Chalais. Quand j'ai eu l'âge, ils m'envoyèrent à l'école. Mais il faut vous dire que j'ai vécu avec mon père, ma mère, l'oncle, la tante, les cousins, les cousines, tout le monde parlait occitan. Et je voudrais vous dire que nous étions heureux, on riait, c'était la bonne vie. Mais quand j'allai à l'école, je fus confrontée à un monde bien différent. Personne ne parlait occitan, ils parlaient tous français. C'était une langue que je ne comprenais pas. Et alors, comme j'avais une maîtresse qui était un petit peu sévère, à chaque fois que j'ouvrais la bouche, j'étais punie. Je ne savais pas, je ne comprenais pas ce qu'elle me disait. Alors j'étais toujours punie, dans le coin. Et toujours, et toujours. Alors, à force d'être punie, j'ai eu l'impression d'être enfermée dans une petite boîte dont on aurait perdu la clé. Parce que j'y passai mes journées.

- Patrick Lavaud : Quand avez-vous commencé de raconter les histoires de Félicie Brouillet ?
- OM : Quand je faisais du théâtre, quand je vins à la retraite à La Coquille, il y a des clubs de théâtre et ils me dire : « Je vous verrai bien dans les histoires de la Félicie ». Bon, je demandai qui était ce personnage. Alors ils me firent écouter toutes ces histoires et vraiment elles me plurent. Je les copiai aussi bien que je pus et je continuai à les faire vivre. Et j'espère bien que même après moi il y en aura un autre qui les fera vivre, ces histoires. Elles sont vraiment bien. Je ne l'ai pas connue mais je m'en suis, comme on dit, tellement imprégnée, et de son personnage aussi. D'ailleurs, elle a fait tellement d'histoires, elle-même le disait : « Je n'ai aucune mérite de faire ces histoires. Je marche, je côtoie les gens, je regarde, j'observe, je note et après j'en fais une histoire ».

L'autre jour, il y avait Pierichoun, sur le champ de foire, qui rencontre un homme dont il se souvient vaguement. Il lui dit : « Saprissi... ».

Je suis allée un petit peu partout, dans tous les endroits par ici, où l'on me demande, justement parce que Félicie leur plait. Ils disent : « Félicie, c'est quelque chose ». D'ailleurs, ils m'appellent, même ici dans le village, ils m'appellent tous Félicie. Eh bien, tu vois, que voulez-vous, ça ne me dérange pas. Au contraire, c'est un grand honneur pour moi.

Patrick Lavaud : L'école de la République a été l'ennemi de la langue occitane. Parlé dans le sud de la France mais aussi, dans le Val d'Aran, en Espagne, et dans quelques vallées alpines d'Italie, l'occitan est une véritable langue avec sa grammaire, ses conjugaisons, sa syntaxe, sa phonétique, sa graphie. L'écrivain Jean-Pierre Reydy est l'auteur d'une étude linguistique sur l'occitan du Nontronnais, dans laquelle je retrouve la langue de mes grands-parents.

- Jean-Pierre Reydy : « Notre occitan », j'ai essayé de décrire la langue de mon village. Je parle du parler « è », du parler du Nontronnais, qui est un parler un peu original, qui est, d'un côté, un peu archaïque. Par exemple, il a gardé le « a » avant l'accent. Nous disons « parler », nous ne disons pas « parler ». Mais le « a » long est devenu « è ». Le parler du Nontronnais, par exemple le « er » devient « ar ». Nous disons « perdre » au lieu de « perdre ». Et il y a l'accentuation. Quand deux brèves se suivent à la fin du mot, c'est la dernière qui est accentuée. Par exemple, on dit une grange, mais on dit une bouteille.
- Patrick Lavaud : Jean-Pierre, tu as écrit un livre de mémoire. Qu'est-ce que c'est *Villejalet* ?
- JPR : Ah, *Villajalet*, *Villejalet*. Eh bien, c'est moi, ça, c'est moi. C'est ma vie, c'est la vie de ma famille, c'est quelque chose que j'avais gardé longtemps au fond de moi, des choses qui ne pouvaient pas à sortir et qui avaient besoin de sortir. Il fallait les dire et je les ai dites. Je les ai écrites pour mes fils. Comme ce que j'ai vécu, que je raconte ici, a été vécu en occitan, je ne pouvais le raconter qu'en occitan. Car ce que j'avais à dire venait en occitan.

Ne pleurons pas dans l'eau de la fontaine. Personne ne veut recommencer à vivre comme nos ancêtres. Nous ne voulons plus faire la lessive et aller chercher l'eau dans des seaux. Nous voulons prendre une douche et laver notre linge en appuyant sur un bouton. Nous voulons jouir du confort moderne et gagner de l'argent.

Mais nous pouvons rêver à toutes les petites sources du Périgord, cachées sous les bosquets, qui ne demandent qu'à se faire aimer. Les machines qui les ont démolies peuvent les réparer, et personne ne verra la différence avec les fontaines d'autrefois. Les gens viendront s'asseoir un moment, à l'ombre des chênes et des hêtres, sur la grosse pierre parsemée de cavités, couverte de mousse et de lierre. Partout, les thuyas seront crevés et les tables en plastique finiront de pourrir à la déchetterie. Les amoureux, pensez donc... Les petits enfants feront tourner leurs petits moulins de noisetier, pieds nus sur les petits cailloux rouges et noirs dans l'eau froide du ruisseau. Puis les promeneurs repartiront sur leurs VTT pour aller acheter du confit de canard au village ou des couteaux de poche à Nontron.

Patrick Lavaud : Depuis les Troubadours du Moyen Âge, la langue occitane connaît une longue tradition d'écriture. La création en 1945 de l'Institut d'études occitanes accompagna dans toute l'Occitanie et notamment en Dordogne, une renaissance de la littérature occitane

- Patrick Lavaud : Qu'est-ce que tu aimes écrire ?
- Michel Chadeuil : Je peux me définir comme polygraphe, je pense. Il a des recettes de cuisine, des contes, j'ai écrit des romans, de la poésie, des chansons, un peu de tout.
- PL : La littérature fantastique...
- MC : La littérature fantastique, j'y tiens. Quand j'étais adolescent, c'était une sorte de romantisme avec de la littérature noire, véritablement noire. Les gents sentaient le fantastique partout. Mais ils en riaient aussi. C'est pour cela que j'ai adopté par la suite un fantastique plus drôle c'est-à-dire que la peur et l'humour allaient ensemble. C'est ça le fantastique. Le merveilleux, tout le monde sait que non ... personne ne peut croire qu'il y ait une princesse, un roi, une métamorphose et un crapaud. Mais le fantastique... un loup-garou... qui se promène la nuit, qui frappe à la porte, qui vient boire l'eau dans l'évier, personne n'est capable de dire que c'est impossible, personne ne peut dire que ça n'existe pas.

Charlon se tournait et se retournait sans pouvoir trouver le sommeil. Putes de banc ! Le mobilier urbain, comme on dit aujourd'hui. Les bancs, maintenant, au lieu de leur faire un ventre, comme un nid où te caler et te sentir à l'aise, ils leur font un dos. Tu ne diras pas que ce n'est pas pour embêter les pauvres gens ! Dès que tu as trouvé le sommeil, tu roules par terre. Et les plus modernes, les plus design comme on dit, ils les ont comme compartimentées, ils ont marqué les places, ils les ont séparées. Tu ne vas pas me dire que tu as besoin d'un accoudoir quand tu vas poser ton cul sur un banc public !

Patrick Lavaud : A Piégut comme dans toute l'Occitanie, la toponymie garde la mémoire de la langue occitane et nous parle du pays, de ses paysages ou des ses activités humaines. Depuis longtemps, Yves Lavalade travaille sur la signification des noms de lieu du Périgord et du Limousin.

- Patrick Lavaud : Dans Piégut et dans le pays, ici, il y a beaucoup de noms de lieux qui sont en occitan ou qui viennent de l'occitan ?
- Yves Lavalade : On peut dire que sur l'ensemble limousin, et éventuellement j'ai même fait un pourcentage sur la Haute-Vienne, il y a quatre-vingt-dix-huit pour cent des noms qui sont occitans, d'autres qui ont été français mais qui sont occitanisés, et ici je n'ai pas trouvé de nom réellement français, entièrement français, sur les huit cents toponymes qui sont dans ce livre, huit cents toponymes, noms cadastraux, noms de cours d'eau et noms d'endroits habités.
- PL : Toute ma famille paternelle, mon père, mon grand-père, mon arrière grand-père, vient de Villefaix. Qu'est-ce que cela veut dire ?
- YL : Eh bien, c'est-à-dire qu'il y a « ville », « vila », « viala », c'est le « villa » latin, c'est-à-dire la propriété rurale de l'époque gallo-romaine normalement.

Et c'est un mot d'origine latine. Et « faix », c'est « fiscus », c'est-à-dire comme le fisc en français, c'est-à-dire une participation financière.

- PL : Et Piégut, c'est aussi un nom occitan ?
- YL : Oui, bien sûr, parce que Piégut c'est le « pueg agut » (la colline pointu), et l'originalité de ce nom dans le dialecte limousin, c'est la perte, c'est la chute du « a » initial. Au lieu de dire « pueg agut », il a disparut, on dit « pueg 'gut ». Il y a plusieurs villages en Limousin qui s'appellent ainsi.
- PL : Et on trouve ce nom aussi en Gascogne avec « mont agut »
- YL : Oui, bien sûr.
- PL : C'est la même chose.
- YL : Et ici, sur la commune de Piégut, il y a eu une dénomination « Montaigut ».
- PL : S'il fallait une preuve, la toponymie est la preuve de l'occitanité de ce pays ?
- YL : Oui, bien sûr, car on peut dire que, quasiment à cent pour cent, tous les toponymes sont passés par l'occitan, en premier, depuis le VIIe, le VIIIe siècle, car dans les textes latins, les premiers mots, romans, occitans que l'on voit apparaître sont des toponymes. Par exemple, on disait : « In loco qui dicitur La Borda ». « In loco qui dicitur » c'est du latin, « La Borda » c'est de l'occitan. Donc, avant les noms de personne. Certes, les toponymes sont fossilisés, c'est sûr, mais souvent on retrouve aujourd'hui la même écriture et la même prononciation qu'au XIIe ou XIIIe siècles. Il n'y rien à changer. Cela veut dire qu'il y a une permanence de cette occitanité, de cette identité culturelle, linguistique, historique, et même des fois on peut dire économique de la terre occitane, quel que soit l'endroit de cette terre occitane.

Patrick Lavaud : Depuis quelques années, les collectivités territoriales prennent conscience de la nécessité de mener des politiques linguistiques. Médecin pendant 40 ans à Bourdeilles, l'écrivain Jean Ganiayre est également conseiller général de la Dordogne, chargée de l'occitan.

- Patrick Lavaud : Jean, quelle est la situation sociolinguistique de l'occitan ici, en Dordogne ?
- Jean Ganiayre : Il y a quelques années, la région eut l'initiative d'une enquête linguistique qui montra qu'en Dordogne il y avait encore plus de 10-12 % de locuteurs. Cela fait plus de 40 000 personnes qui parlent tous les jours occitan. Il est apparu que les gens sont très favorables au développement de la langue. Il y a près de 90% des personnes qui ont répondu qu'ils étaient d'accord pour que cette langue revive, qu'elle soit enseignée. Alors effectivement, les locuteurs de Dordogne sont des personnes âgées, en grande majorité. Et c'est vrai qu'il y a une urgence à faire revivre la langue, à l'apprendre aux jeunes, sinon, dans dix ans, si l'on refait la même enquête, on va constater une déperdition de locuteurs très importante. Moi, quand j'étais médecin, il y a trente ans, l'occitan était la langue naturelle d'ici. C'est d'ailleurs ainsi que j'ai appris la langue. Je l'ai véritablement apprise comme les gens d'ici.

Patrick Lavaud : Le Conseil général de la Dordogne vient d'adopter un schéma départemental de développement de l'occitan qui porte sur la socialisation de la

langue, sur l'enseignement et sur la place de l'occitan dans les médias, l'économie et le tourisme.

- Jean Ganiayre : Il y a l'enseignement qui, pour nous, est quelque chose de primordial. Et donc, nous avons beaucoup travaillé sur le bilinguisme. Nous avons ouvert un site bilingue à Brantôme et nous allons peut-être en ouvrir un autre à Vergt. Il y a aussi une option au collège de Brantôme. Il y a aussi l'aide à la *Calandreta* qui se fait naturellement mais qui devrait être augmentée dans les mois qui viennent. Et puis, il y a le travail sur les cours du soir, les cours de langue, les ateliers de langue, on les appelle comme on veut, il y a en trente en Dordogne. Cela fait plus de quatre ou cent personnes qui suivent les cours de langue et qui se sont mises à écrire. Et nous avons aussi des projets avec le tourisme, tu vois, avec le monde du tourisme parce que nous trouvons que c'est une façon de montrer la langue aux personnes qui viennent dans le Périgord. Il faut qu'ils sachent que le Périgord est un pays occitan.
- Patrick Lavaud : Et ce qui est important aussi à Bourdeilles, c'est cette signalisation bilingue des noms des rues.
- JG : Cela ne vient pas de moi, cela vient du maire de Bourdeilles. Il y a trois ou quatre conseillers municipaux qui sont occitanistes, occitanophones. L'idée de mettre le nom de Bourdeilles en occitan et le nom des rues et des places, est venue naturellement. Au niveau du Parc naturel régional Périgord-Limousin, le président du Parc a vraiment l'idée de vouloir donner le nom occitan de toutes les communes du Parc. Il a déjà commencé dans sa propre communauté de communes, Jumilhac, La Coquille, Saint-Priest-les-Fougères, tout est en occitan. Il y a six ou sept communes qui sont en bilingue. Donc, il y a une volonté. Le canton de Domme est en train de réfléchir à la possibilité de mettre tous les noms du canton en occitan.
- PL : Jean, tu es aussi un écrivain, mais un écrivain en occitan, pas en français.
- JG : Moi, je ne peux pas écrire en français. Je me suis toujours dit, même quand j'étais jeune, un jour j'écrirai. Finalement, la rencontre entre le militantisme occitan et l'envie d'écrire a fait que j'ai écrit en occitan.

Encore une journée où je ne sais pas que faire de moi. Couché sur le pailler, sous le hangar, je suis occupé à taquiner une araignée avec une paille. De là-haut, je peux voir toute notre propriété. Voici mes parents et mon frère qui traversent la basse-cour. Sans arrêter ce que je fais, j'accorde un regard distrait à ces trois personnes qui, dans ce coin de Périgord, sont les seuls membres de ma famille.

- Eric Sudrat : Nous sommes dans une école, une école qui s'appelle la *Calandreta*, la *Calandreta* de Périgueux. C'est une école un peu différente de l'autre parce que c'est une école bilingue qui essaie de transmettre la langue occitane aux enfants, et ici, tu vois, une bien belle classe de *calandrons* qui apprennent la langue, on va dire, d'une façon naturelle, comme si la langue était une langue maternelle, et ils l'apprennent en comparaison du français. L'objectif, ici, est de faire qu'à la fin du CM2 ils soient bilingues. Et donc on essaie de leur donner la langue le plus tôt possible, ce qui veut dire que nous

les accueillons tout petits, à la maternelle, quand ils ont deux ou trois ans, au moment où ils font l'acquisition du langage. L'idée n'est pas de faire un apprentissage réflexif de la langue occitane, c'est de les mettre dans les conditions d'apprentissage d'une école ordinaire où la langue, la langue d'oc serait la langue des apprentissages et la langue de communication.

- Tu dors sous l'arbre, sous le prunier.
Le ciel est au-dessus, d'une clarté blanche,
Plus que blanche, le ciel pur
- Et l'ombre dans le lointain,
- De brouillards et d'ombre, tout autour.
- L'arbre monte plus haut,
D'ici à la fin du ciel,
Dans cette clarté blanche dans le ciel dur.
- Dans le ciel d'étoile, de lune et de flamme.
Et l'arbre porte ses lunes, l'étoile et la flamme.
- Un bel arbre dressé, dans sa feuille et ses fleurs,
De soleils, de lunes et d'étoiles.

Marcelle Delpastre

Patrick Lavaud : Malgré la politique française d'unification linguistique, l'occitan de mes grands-parents continue de vivre. La langue occitane est encore parlée tous les jours. Mais pour combien de temps encore ? Aucune langue dans le monde ne mérite de disparaître. Une langue est l'expression d'une culture, d'une manière de vivre et de penser. L'occitan de mes grands-parents fait partie du patrimoine de l'humanité. Quel est donc ce curieux pays des droits de l'homme, de la liberté, de l'égalité et de la fraternité dans lequel il faut se battre pour parler sa langue ? Combien de temps me faut-il encore attendre pour que la langue d'amour de mes grands-parents soit enfin reconnue comme une langue de la République.

Odette Marcillaud : Celui qui parle sa langue, eh bien, c'est quelque chose de bien. Ne pas la parler, c'est dénigrer son pays.

Madeleine Lavaud :

S'il y avait une fille qui ne m'aimât pas,
Je la jetterai dans l'eau et je la ferai noyer
Il ne fait pas encore jour, c'est la lune qui brille
Il ne fait pas encore jour, c'est la lune d'amour
Qui brille, qui brille, qui brille toujours,
Qui brille, qui brille, la nuit et le jour.

A voir ce qu'on en fait ????

Extraits de libres

Aimat Jardri, Champalimaud, 5au edicion, 1936

Enric Delaja (Contaviòrla), Jan Picatau de Sent-Barrancon, 3au edicion, Institut d'estudis occitan dau Lemosin / Edicions dau Chamin de Sent Jaume, 2005

Jan-Peire Reidi, Lu chamin de la Font, Terra d'Òc Edicions, 2008

Micheu Chapduelh, La fada multicarta, Letras d'òc, 2011

Joan Ganhaire, Dau vent dins las plumas, Institut d'estudis Occitan, 1992

Marcela Delpastre, Natanael jos lo figièr, Lo chamin de Sent Jaume, 1987 / Poésie d'Oc au XXe siècle, Anthologie bilingue éditée par Jean Eygun, Letras d'òc, 2005

Extrait d'enregistrement

Felicia Broulhet, La gent de Pueg a'Gut e l'aigador de dents